

*éditorial*

## Changements d'objets

Jean-Noël FERRIÉ\*

Le passage de l'anthropologie physique à l'anthropologie culturelle s'est accompagné d'un débat sur la causalité dont les termes tranchés nous étonnent aujourd'hui. Rapidement résumé, il s'agissait de déterminer si la "nature" produisait l'essentiel des comportements culturels ou si la culture possédait une large autonomie. Le culturalisme américain est né de ce débat. En envoyant Margaret Mead à Samoa, Boas l'incita à démontrer que la "crise de l'adolescence" n'était pas liée à un stade du développement biologique mais simplement au contexte de vie des adolescents, qu'elle s'observait aux Etats-Unis mais non en Polynésie. Ce relativisme culturel de bon aloi s'avéra néanmoins un piège. Libéré des contraintes biologiques, les indigènes étudiés par les anthropologues se retrouvèrent emprisonnés dans les rets de la culture. Si l'on suivait les thèses biologisantes, sans doute arrivait-on à considérer que les "races" étaient dotées d'aptitudes stables que les individus ne pouvaient modifier et que leur prison était, en quelque sorte, dans les circonvolutions de leurs cerveaux. Mais, si l'on suit la thèse culturaliste, la prison change simplement de place et se situe dans les structures cognitives, ce qui n'est guère satisfaisant non plus.

On peut continuer à discuter d'un point de vue humaniste pour savoir si le biologique est plus important que le culturel ou l'inverse. Cependant, si l'on considère la question moins comme un problème métaphysique et davantage comme un problème épistémologique, il doit être possible d'éviter la circularité d'une argumentation où l'on cherche à savoir qui, de l'œuf ou de la poule, est le premier. Pour dire les choses autrement et dans un vocabulaire qualifié, le débat sur la primauté de la nature ou de la culture n'est qu'une variation particulièrement polémique sur le thème aristotélicien de la cause première. Il s'agit de la conception selon laquelle un phénomène

---

\* CEDEJ (URA 1165 du CNRS), Le Caire.

est explicable par une cause qui ne peut pas elle-même être mise en jeu dans l'explication, c'est à dire être considérée comme un agrégat. Une explication du même type est celle qui consiste à faire du changement social la conséquence du changement économique. Ces solutions déterministes apportées au problème du changement et de la permanence évitent en fait d'ouvrir ce que Jon Elster nomme la "boîte noire" de l'explication pour tenter, par exemple, d'y voir en détail comment la "nature" est affectée par la "culture", c'est-à-dire par une multitude de pratiques significatives, et comment s'y inscrivent les mécanismes biologiques. Ce qui, à l'évidence, rebute dans le détail est qu'il devient alors difficile d'énoncer le sens du monde dans un idiomme simple et acceptable. Toutefois, ce qui est en cause dépasse le confort de la pensée et porte sur la structure du réel.

Chaque société a une conception plus ou moins élaborée de la façon dont un ordre efficace structure la réalité. Cette conception n'est pas hégémonique ni, bien sûr, totalement satisfaisante. Elle est, cependant, suffisamment banalisée et disséminée pour fournir des schémas explicatifs à une gamme variée d'acteurs, parmi lesquels se trouvent les chercheurs dont le discours ne se situe pas forcément en rupture avec le sens commun. L'idée qu'un niveau détermine les autres niveaux est assez facile à manier, elle permet de localiser un moteur et de dépeindre à gros traits une machinerie. L'évolution et l'hérédité, le *struggle-for-life* dans la vulgate de Galton, à laquelle s'opposait Boas, représentaient une certaine conception du moteur et, sans doute aussi, de la machine. L'idée que les valeurs culturelles déterminaient entièrement le système d'action des individus — idée, au demeurant, assez vite mise à mal par Kluckhohn à l'intérieur même du paradigme culturaliste —, exprimait aussi une certaine conception du moteur. Mais il devenait impossible, alors, de parler de l'ordre de la nature ou même de penser l'approcher. La réfutation du complexe d'Oedipe par Malinowski relève de la même logique d'épuration : il ne saurait y avoir qu'un même moteur en marche et qu'une seule machinerie. Malheureusement — tout au moins pour notre confort psychique —, l'enchaînement des phénomènes liés aux différentes formes de vie traverse des juridictions que l'on voudrait séparées ou, tout au moins, strictement hiérarchisées : des faits biologiques de conséquence sont produits culturellement et des faits culturels ont un substratum biologique, sans que les uns constituent un stock de causes premières pour les autres. Ils sont mélangés et la linéarité de la consécution aristotélicienne se perd dans les entrelacs des courbes de rétroactions. Trouver un moteur unique à tout cela, une instance déterminante ou une cause première devient ainsi plutôt malaisé.

Serait-ce que nous entrons dans l'univers séduisant et touffu de la complexité ? On ne peut l'affirmer sans céder à un préjugé évolutionniste. Le monde n'est sans doute pas devenu plus complexe qu'il n'était, mais il

est possible que notre conception de la structure de la réalité ait changée. Nous nous apercevons davantage que les objets sur lesquels nous travaillons sont mixtes, que nous avons affaire — pour prendre un terme de Bruno Latour — à des hybrides et que ces hybrides ne peuvent être débités en morceaux. On peut préférer tel angle de description plutôt que tel autre mais il est clair que l'objet n'appartient plus à personne dans sa totalité. La vieillesse, par exemple, n'est plus seulement l'un des âges de la vie que l'on pourrait étudier d'un point de vue ethnologique en tant que phénomène strictement culturel : elle est inséparable tant de la recherche médicale et pharmacologique que des logiques sociales et économiques incorporées dans le cours de cette recherche. On peut faire la même remarque à propos de l'avortement : progrès médicaux et problèmes éthiques vont de pair. La liste serait sans doute longue, si l'on se mettait en peine de la dresser. Certes, de prime abord, ces objets hybrides semblent receler moins de dignité que le combat prométhéen des partisans de la "culture" contre les partisans de la "nature". Mais, nous n'en sommes plus à nous confronter aux grandes forces supposées conduire le monde ou à débattre de l'influence des causes premières. Ironiquement cette position, qui évoque les dernières déconvenues de Pangloss, s'inscrit dans un véritable renouveau épistémologique marqué, dans les sciences sociales, par le souci accordé à l'étude des processus et des réalités intermédiaires. Savoir qui l'emporte de la nature ou de la culture, du biologique ou du social a assez peu d'intérêts ; ce qui importe, en revanche, est de comprendre comment l'un et l'autre se combinent dans la production de la réalité. On notera que la primauté accordée aux processus sur les causes suggère la disparition — dont on peut espérer qu'elle finira par s'accomplir — de l'erreur épistémologique qui consiste à confondre explication et réduction.